

Pourquoi j'écris – texte ancien publié dans la revue *Que faire ?* juin 2022

Autant l'annoncer d'emblée : l'acte d'écrire me procure un plaisir indicible (c'est le cas de le dire), mais c'est un sport cérébral que je m'efforce de pratiquer avec la plus grande modération : quand mon imagination déborde, le papier se noircit à mesure que ma nuit devient blanche. Un vase communicant qui le lendemain me donne un air fané dans l'exercice de mon Ministère [note : Communauté française].

Il est des écrivains qui, par un pouvoir de concentration extrême, écrivent au beau milieu d'un café de gare, dans un train bondé du vendredi soir, en bord de mer à La Panne en plein juillet. J'ai toujours admiré chez les autres cette parfaite maîtrise de soi, digne d'un vieux Chinois. Elle me fait défaut Et tant pis pour ceux qui pensent que je trouve l'inspiration entre la rédaction d'arrêtés de subvention et les questions angoissées des visiteurs perdus entre les salles Lucie de Brouckère (E222) et Edith Cavell (P31t.). Pour écrire. j'ai donc été contraint de battre en retraite, chercher le bon refuge, le règne du silence, comme disent mes poètes.

La création littéraire me sert de balise à un moment donné de mon existence, elle m'aide à faire le point sur moi-même. ÉCRITURE : une CURE et un RITE, selon les belles lois de l'anagramme ! Ce rituel se pratique chez moi, à l'ombre d'un clocher en forme de vase renversé. À Braine-l'Alleud, quoi ! En guise de préambule, j'envoie promener mes enfants, ma compagne et le chien. Tout le monde à la campagne ! Hormis le canari. surtout s'il s'abstient de chanter. Je m'isole. Pas besoin de camisole : je suis libre... d'écrire ce que je veux. Le rituel peut commencer : la couleur y joue un rôle faste. S'agit-il de poésie, genre littéraire que les académiciens proclament noble, je m'empare aussitôt des ultimes feuilles Conqueror : tout un programme, cette prestigieuse marque de papier couleur crème. Rien à voir avec la crème Chantilly ou les desserts dégustés à mer du Nord. À la rigueur, je peux me contenter d'un beau papier blanc cassé. On sait que le blanc n'est pas une couleur. Et puis « le vide papier que la blancheur défend », très peu pour moi. Ensuite, je sors mon feutre. Non, pas le feutre du chasseur à bords baissés qui le protège de la chute des feuilles lors d'une chasse à courre en automne. Je parle de l'outil qui me permettra d'entrecroiser les mots comme un jeu de mikado, comme des allumettes (en flamand, « lucifer »). Donc, je saisis un feutre couleur bleu turquoise. La Turquie, les Dardanelles, la Mer noire, la porte de l'Orient... que d'illuminations en perspective !

Déjà, le premier jet retombe dans la vasque. Les ratures, les repentirs seront nombreux.

Au risque de décevoir les puristes, j'avoue que ces dernières années je compose également grâce au clavier de mon ordinateur. Quel plaisir frénétique de pouvoir sans vergogne changer... la police, couper, copier, coller, convertir, révéler la mise en forme, border, changer de corps, fusionner avant de mettre en boîte et d'imprimer. L'instant solennel de l'épreuve arrive, la première impression sur le premier lecteur : moi. Commence alors la traque impitoyable de la faute, de la coquille (pas la faute à Madeleine, pas la coquille à Vénus !).

Mission accomplie. J'ai fini mon article. les enfants et le chien rentrent de promenade. Je monte me coucher. Où reste ma compagne ? La nuit sera blanche.

Joël Goffin